

Une lecture du livre de Job, dernière partie

Une fin heureuse ?

Nous arrivons au dernier chapitre du livre de Job. Tous se sont exprimés. Job a hurlé son désespoir puis s'est finalement ressaisi, ce qui lui a permis de s'élever dans sa connaissance de Dieu. Eliphaz, Bildad et Tsofar, les trois compagnons de Job qui avaient entendu les premiers sa détresse se sont tous tus, incapables de prolonger leur bonne intention initiale en une véritable aide constructive. Le jeune et sage Elihou a énoncé des vérités, mais c'est toutefois l'intervention divine qui a permis à Job de les intégrer.

Dans cet épilogue, Job admet son égarement, mais les autres ne disent plus rien. La pertinence *théorique* du discours d'Elihou a été démontrée. Il n'en est plus question. Quant aux compagnons de Job¹, c'est à ce dernier qu'est laissée la charge de prier pour eux, comme si eux-mêmes étaient si enfoncés dans leurs certitudes qu'ils ne pouvaient percevoir leurs erreurs. Et voilà qu'en guise de conclusion, Dieu permet à celui qu'il a laissé souffrir si durement de retrouver sa tranquillité d'antan, sa richesse, sa dignité, et même une famille idéale. Alors que le récit initial et les débats qui suivent étaient emprunts de gravité, le lecteur reste avec la surprise d'un dénouement digne d'un conte de fées...

1/ Le repentir de Job

Job répondit à l'Eternel et dit : Je sais que Tu peux tout et qu'aucune conception ne dépasse ta puissance. " Qui ose disais-Tu dénigrer Mes desseins faute d'intelligence ?" Oui, je me suis exprimé sur ce que je ne comprenais pas, sur des choses trop merveilleuses pour moi, que je ne connaissais pas. "Ecoute-donc ajoutais-Tu, c'est Moi qui parlerai ; Je vais t'interroger et tu M'instruiras." Je ne Te connaissais que par ouï-dire ; mais maintenant je t'ai vu de mes propres yeux. C'est pourquoi je me rétracte et me repens sur la poussière et sur la cendre.

(Job 42, 1-6)

¹ Job 42, 7-9. Nous reviendrons sur ce passage dans notre développement.

Je ne te connaissais que par oui-dire ; mais maintenant je t'ai vu de mes propres yeux

Nous avons vu Job évoluer depuis sa présentation initiale. Alors que sa croyance en Dieu était celle des gens simples², le contexte dans lequel il a été plongé malgré lui a entraîné une réflexion générale sur le sens de la vie, notamment sur les chemins de la providence et sur la rétribution du juste et du mécréant. Après le stade de la croyance simple, puis celui de la réflexion, Job atteint un stade ultime, celui de la connaissance de Dieu³.

Certes la connaissance de Dieu dont il est question est celle dont seul l'esprit prophétique peut se prévaloir⁴. Néanmoins la démarche de Job est ici érigée en modèle pour les lecteurs. L'évolution est possible, le rapport à Dieu n'est pas figé tant que sa connaissance reste un idéal à atteindre.

C'est pourquoi je me rétracte et me repens sur la poussière et sur la cendre.

La poussière et la cendre sont les symboles du matériel. Il n'en reste plus rien. Sa recherche est vaine. Le corps est destiné à périr, et tel est le lot de tous les objets qui l'ont servi. Aussi Job déclare-t-il à Dieu que tout ce qu'il recherchait jusqu'à présent était lié à l'aspect matériel de ce monde-ci. Il craignait de perdre le périssable, et il admet désormais l'illogisme de cette crainte⁵... pourtant dictée par la logique universelle des sentiments.

Cet aveu a une conséquence directe sur le questionnement concernant la rétribution. Lorsqu'il est admis que l'âme survit, à l'inverse du corps, c'est donc que toutes les souffrances liées au corps sont aussi périssables que lui. Dès lors pourquoi s'offusquer des malheurs atteignant les justes dans ce monde, puisque ces malheurs restent matériels ?⁶

Job est capable de prononcer sincèrement un tel discours, car les épreuves qu'il a traversées l'ont amené à la réflexion prophétique et à une prise de conscience spécifique de la vanité de ce monde⁷. Est-ce un idéal à atteindre ? Il ne s'agit certainement pas d'une exigence envers les hommes. Au contraire, la Halakha prévoit des règles de deuil manifestant -entre autres- le

² Cf. *Guide des Egarés* (III, 22).

³ Cf. Ramban et Malbim sur Job 42, 3-5.

⁴ Cf. *supra*.

⁵ D'après Ramban sur Job 42, 6.

⁶ D'après le commentaire du Malbim sur Ibid.

⁷ Avec une démarche complètement différente, fondée sur l'expérience de la consommation excessive, l'auteur de *Kohelet* parvient lui aussi à une telle prise en compte de la vanité de ce monde. Il serait intéressant d'établir une étude parallèle entre les deux démarches.

désarroi des endeuillés⁸. Les exemples de justes qui ont manifesté de la tristesse lors d'épreuves de la vie ne manquent pas dans la Bible⁹. Or ce constat concerne des hommes dont la proximité avec Dieu est sans doute un modèle pour les générations postérieures...

Mais alors quel est donc l'intérêt de cette conclusion de Job ? A qui s'adresse-t-elle ? Ne serait-elle pas finalement qu'une conclusion théorique, permettant de relativiser la perception des épreuves de ce monde, tout en assumant pertinemment son aspect utopique ?

2/ Job et ses compagnons

Après que l'Eternel eut adressé toutes ces paroles à Job, Il dit à Eliphaz HaTemani : « Ma colère est enflammée contre toi et contre tes deux amis, parce que vous n'avez pas parlé de moi avec rectitude comme mon serviteur Job (...) »

(Job 42, 7)

Elihou n'est pas inclus comme objet de la colère de Dieu. Il s'est certes montré assez virulent contre Job et ses compagnons, mais ses propos étaient justes et sincères¹⁰. Il avait accusé les compagnons de Job de fausseté¹¹. Cette accusation est reprise par Dieu. Eliphaz, Bildad et Tsofar avaient fait le voyage pour consoler leur ami, et s'étaient comportés avec considération à son égard¹². Malgré leur bonne intention initiale, ils sont finalement considérés comme fautifs, comme si leur attitude coupable avait effacé leur attitude bienveillante première.

Toutefois Elihou n'est pas le seul absent des réprimandes finales... Les blasphèmes de Job ne sont pas rappelés. Mieux, sa prise de conscience l'érige en envoyé de Dieu. C'est à lui qu'il revient de prier pour ses compagnons et d'apporter des sacrifices pour rechercher leur pardon. Mais si Dieu leur avait parlé également, n'auraient-ils pas reconnu leurs erreurs ? N'auraient-ils pas pu eux aussi être innocentés ? Qu'y a-t-il de plus grave dans leurs discours que les blasphèmes antérieurs de Job pour exiger d'eux seuls une expiation de leurs fautes par les sacrifices ?

C'est que la différence entre Job et ses compagnons ne se situe pas sur le plan de la transgression elle-même, mais sur celui de la sincérité. Certes, Job s'est emporté. Il a eu des mots violents et

⁸ *Shoul'han 'Aroukh*, Yoré Déa ch. 341 à 403.

⁹ On pense par exemple au désarroi de Yaakov lorsqu'il pense que son fils, Yossef, est mort (Béréchit 37, 34-36) ; ou encore à David lorsque son nouveau-né est mourant (II Samuel 12, 16-17).

¹⁰ Voir *supra*.

¹¹ Ibid.

¹² Voir *supra*.

répréhensibles. Certes, sur le plan de la loi stricte, le blasphème envers Dieu est davantage punissable que des paroles envers l'homme. Néanmoins, nous l'avons compris¹³, l'enjeu du livre de Job n'a rien d'halakhique. Il s'agit entre autres d'une quête de vérité. Et sur ce point, Job peut être accusé d'ignorance, d'erreur d'appréhension, mais aucunement de mensonge manifeste. Les accusations qu'il a prononcées contre Dieu étaient la conséquence de questions sincères ; mal posées certainement ; mais effectivement sincères.

De l'autre côté, se tenaient Eliphaz, Bildad et Tsofar. Décidés à défendre l'honneur de Dieu, ils choisirent de le faire par tout moyen. Ils sont coupables d'avoir user de sophisme, d'avoir présenté des thèses qu'ils savaient incomplètes et sujettes à discussion comme des vérités absolues. Or, en ce qui concerne la quête de vérité, il est moins grave de s'en prendre à Dieu par honnêteté que de vouloir défendre son honneur avec malice¹⁴... Mal défendre 'l'honneur' de Dieu revient à l'outrager en simplifiant à l'extrême la présentation de Son action et de Ses attributs. Un tel comportement peut d'ailleurs avoir une portée bien plus destructrice qu'un 'simple' blasphème qui n'engage souvent que son auteur...

Maintenant donc allez prendre sept taureaux et sept béliers, puis venez trouver mon serviteur Job et offrez-les en holocauste à votre intention. Mon serviteur Job priera pour vous. Ce n'est que par égard pour lui que je ne vous infligerai pas d'humiliation, car vous n'avez pas parlé de moi avec rectitude comme mon serviteur Job. Eliphaz HaTemani, Bildad HaChou'hi et Tsofar HaNa'amati allèrent donc et firent comme l'Eternel leur avait dit, et l'Eternel eut égard à l'intervention de Job. Et l'Eternel compensa les pertes de Job, après qu'il eut prié pour ses amis, et lui rendit au double ce qu'il avait possédé.

(Job 42, 8-10)

La 'faute' des compagnons de Job est malgré tout involontaire. Dieu ne ferme pas les yeux dessus, mais il leur laisse la possibilité de se corriger. Cette correction doit être accomplie par l'intermédiaire de Job. Ils doivent le trouver, et lui demander d'intercéder en leur faveur. Pourquoi cette procédure est-elle nécessaire ? Pourquoi n'offrent-ils pas eux-mêmes leurs sacrifices ? Pour tenter d'apporter des éléments de réponses, penchons-nous sur un passage du

¹³ Selon une partie des Sages du Talmud, Job était non-juif (cf. Baba Bathra 15b). Il est donc évident que l'enjeu ici n'est pas lié à des considérations légales sur la Torah et ses *mitsvot* applicables aux juifs. Cf. également notre constat *supra* quant à la prise en compte de la douleur matérielle dans les lois du deuil.

¹⁴ Inspiré du commentaire du Ralbag dans son développement sur la conclusion du livre de Job.

Talmud, soulignant la juxtaposition de l'intervention de Job en faveur de ses compagnons et la récompense accordée à ce dernier :

Rava a demandé à Rabba bar Mari : D'où vient cet enseignement des Sages : 'celui qui demande la miséricorde pour son ami alors qu'il partage la même préoccupation, c'est à lui qu'il est répondu en premier' ? Il lui a répondu : car il est écrit 'Et l'Eternel compensa les pertes de Job, après qu'il eut prié pour ses amis'. [Rava] lui a répliqué : Tu l'apprends de là, mais moi je l'aurais plutôt appris d'ici : 'Et Abraham pria vers Dieu' (Béréchit 20, 17) puis il est écrit : 'Et Dieu se souvint de Sarah' (Béréchit 21, 1)

(Baba Kama 92a)

Rava et Rabba bar Mari ont deux opinions différentes. Le choix de chaque verset traduit une perception spécifique. Pour le premier, l'histoire d'Abraham avec Avimelekh cadre le mieux l'enseignement des Sages. Il y apprend que le comportement le plus louable est de prier pour son prochain alors qu'il y a un intérêt à ce que le prochain ne soit pas exaucé.

En effet, puisque Sarah avait été capturée par Avimelekh quelques temps avant d'enfanter, les gens auraient pu suspecter Avimelekh d'être le véritable père d'Itz'hak. Or s'il était resté stérile, une telle rumeur n'aurait pas pu naître. Abraham avait donc tout intérêt à ne pas prier pour Avimelekh, afin qu'il reste stérile et que personne ne le suspecte d'être le père de son futur enfant¹⁵.

Pour Rabba bar Mari en revanche, l'histoire de Job est plus probante, car les paroles blessantes -même involontaires- de ses compagnons à son encontre auraient dû le dissuader de les aider. L'enseignement des Sages apprendrait donc que le plus louable est celui qui prie en faveur de quelqu'un lui ayant causé un préjudice.

Le point commun entre les deux opinions est la louange de celui qui parvient à s'annuler soi-même en faveur de l'autre. Leur différence se situe dans la perception de l'annulation de soi la plus forte : s'agit-il de rechercher le bien de l'autre au risque de perdre un profit personnel ; ou alors de rechercher à aider une personne qui nous a blessé au préalable ?

Cette demande de Dieu doit être intégrée dans le cheminement de Job. Maintenant que ce dernier se repent « *sur la poussière et sur la cendre* », qu'il aspire à se détacher profondément du matériel, il doit poursuivre sa démarche en appliquant concrètement ses propos. Il vient de

¹⁵ Rav Bounam Sim'ha de Pachiss'ha, *Kol Sim'ha*, cité dans *Daf 'al Daf* sur Baba Kama 92a.

débattre avec des personnes qui ont eu des paroles blessantes à son égard. A lui de montrer maintenant qu'il ne leur en tient pas rigueur, que sa récente proximité avec Dieu l'élève au-dessus du jeu des vexations humaines.

Ainsi en ce qui concerne la faute d'Eliphaz et ses amis, Dieu aurait très bien pu leur demander directement de prier et d'apporter des sacrifices. En choisissant Job comme intermédiaire, Dieu le confronte donc à une nouvelle épreuve, qui ne le touche plus maintenant dans ce qu'il a, mais dans son orgueil. En intercédant en faveur de ceux qui l'ont si violemment critiqué, Job prouve qu'il est désormais réellement au-dessus des contingences matérielles, même en ce qui concerne les sentiments. L'épreuve n'en est pas finie pour autant...

3/ Tout ceci n'était qu'un rêve

Et l'Eternel rendit les captifs de Job, après qu'il eut prié pour ses amis, et lui rendit au double ce qu'il avait possédé. Tous ses frères, toutes ses sœurs et tous ses amis d'autrefois vinrent le trouver, mangèrent avec lui le pain dans sa maison, lui exprimèrent leurs condoléances et le consolèrent de tous les maux que l'Eternel avait fait fondre sur lui, et ils lui donnèrent chacun une kesita et un anneau d'or. Et l'Eternel bénit la fin de la vie de Job plus encore que ses débuts : il eut quatorze mille brebis, six mille chameaux, mille paires de bœufs et mille ânesses. Et il eut sept fils et trois filles. Il nomma la première Lemima, la deuxième Kecia et la troisième Kérên Happouc. Et il ne se trouvait pas dans tout le pays de femmes aussi belles que les filles de Job ; et leur père leur donna un héritage parmi leurs frères. Job vécut après cela cent quarante ans, et il vit ses fils, les fils de ses fils jusqu'à la quatrième génération. Et Job mourut vieux et rassasié de jours.

(Job 42, 10-17)

Dieu rend à Job tout ce qui lui appartenait, et en rajoute même. Le texte semble témoigner de la satisfaction ressentie par ce dernier, comme si toutes les épreuves parcourues étaient maintenant derrière lui, oubliées. Mais est-ce vraiment possible de retrouver la sérénité complète lorsque on a perdu ses enfants ? Même en ayant d'autres enfants par la suite, la peine ressentie suite à la perte de sa progéniture -pour laquelle on s'est tellement investi- peut-elle vraiment disparaître ? Tous les parents ayant perdu un enfant répondront par la négative. Ceci est totalement impossible. Malgré toutes les joies qui peuvent arriver par la suite, la douleur reste confinée dans un coin du cœur jusqu'au dernier souffle.

Dans ce cas, comment le texte peut-il faire abstraction du souvenir des enfants disparus de Job ?

En réalité une autre question aurait dû être posée en amont : Les enfants de Job sont-ils vraiment morts ? Une relecture de certains passages du livre nous montre que rien n'est moins sûr :

Au commencement de l'histoire, un messager était venu annoncer à Job la perte de ses biens et de ses enfants. L'envoyé est appelé ici « *un ange / malakh* »¹⁶. Job a cru ses enfants morts sur le témoignage de celui qu'il voyait comme un simple 'messager' mais que le texte présente comme 'un ange'...

De plus dans notre chapitre, le texte mentionne le retour « *des captifs* », or ce terme est employé exclusivement pour des humains, non pour du bétail ou des biens matériels, ce qui indique donc que des 'personnes' ont été capturées puis remises en liberté...

Enfin, toujours dans notre chapitre, on remarque qu'il n'est pas écrit que des nouveaux enfants 'naquirent' à Job comme telle est l'habitude du texte biblique pour désigner une naissance, mais qu'il « *eut* » des enfants...

Autant d'éléments qui laissent penser au Ramban¹⁷ que les enfants n'étaient pas morts. Sur la base de ces indices, il suppose alors que le Satan, freiné par la demande de Dieu de ne pas s'en prendre outre-mesure à Job¹⁸, s'est contenté de faire capturer ses enfants. Il aurait fait croire à Job que ceux-ci étaient réellement morts dans l'objectif de l'éprouver. Une fois l'épreuve terminée, ses enfants -comme le reste de ses possessions- lui sont rendus¹⁹...

Cette lecture interpelle. Certes, elle a l'avantage de répondre à notre précédente question : Comment Job peut-il se satisfaire de ce que Dieu lui donne finalement, et ne plus penser à la perte de ses enfants ? Selon cette théorie, Job ressent pleinement la bénédiction, précisément car ses enfants lui sont rendus. Mais alors, qu'en est-il de la terrible souffrance ressentie par Job ? Se limite-t-elle seulement aux plaies ayant frappé son corps²⁰ ?

Et si tout ceci n'était qu'un rêve ? Si le livre entier nous décrivait les tourments de l'âme provoqués par un cheminement intérieur, mais que les événements rapportés n'étaient pas réels ?

¹⁶ Job 1, 14.

¹⁷ Commentaire sur Job 42, 10. Cf. également, en plus succinct, le commentaire du Malbim sur ce passage.

¹⁸ Job 1, 12.

¹⁹ Dans ce cas, pourquoi le texte mentionne-t-il les noms qu'il donne à ses filles, comme s'il s'agissait de nouvelles filles et non des anciennes ? Le Ramban répond que cela souligne qu'elles sont revenues de captivité encore plus belles. On peut également proposer une autre réponse, selon laquelle le changement de nom permettrait un nouveau départ, sûrement souhaitable après l'épreuve de la captivité (cf. TB Roch Hachana 16b : « *Rav Itz'hak a dit que quatre choses peuvent déchirer un décret pesant sur l'individu et les voici : la tzedaka, la lamentation [vers Dieu], le changement de nom, et le changement de comportement* »).

²⁰ Job 2, 7-8.

Il y a des mauvais rêves dont on se réveille soudainement car impossibles à surmonter. Et puis il y a les autres, bien plus rares, commençant comme des cauchemars dont on est la victime impuissante, puis se transformant progressivement en combat contre la peur, puis en paisible dénouement. Lorsque 'le songeur' tombe dans un précipice, deux possibilités s'offrent à lui : soit il en meurt et se réveille ; soit il s'en sort miraculeusement et continue à évoluer dans son rêve, car il a vaincu -temporairement- ses craintes.

Job se posait manifestement des questions sur sa vie, son rapport aux autres, et surtout à Dieu. Toutes les épreuves et les souffrances traversées s'apparentent à un cauchemar. Il parvient à se débarrasser des chaînes de son inconscient et à effectuer un travail sur lui, une remise en question complète. Lorsqu'il se réveille, il a évolué. Dieu lui rend tout, mais tout est amélioré. Telle est l'image de celui qui ressort d'une profonde analyse de sa personne : en apparence il est le même, mais sa personnalité est devenue plus belle, plus riche.

4/ Une fin heureuse ?

Job vécut après cela cent quarante ans, et il vit ses fils, les fils de ses fils jusqu'à la quatrième génération. Et Job mourut vieux et rassasié de jours.

(Job 10, 16-17)

Tout de même... La description de la félicité matérielle se poursuit sur plusieurs versets, et le livre de Job se conclut ainsi. Job meurt 'heureux' et le bonheur en question semble étroitement lié à la multiplication de ses biens et aux qualités de ses enfants dont le texte fait état juste auparavant. Que l'histoire de Job soit réelle, qu'il s'agisse de la description d'un long rêve, ou simplement d'une vaste et complexe parabole sur la vie, il n'en reste pas moins que cette conclusion détonne du reste du livre. Comme nous l'avons écrit en introduction à ce chapitre, car il s'agit sans doute de la question principale à la lecture du dénouement : « *Alors que le récit initial et les débats qui suivent étaient emprunts de gravité, le lecteur reste avec la surprise d'un dénouement digne d'un conte de fées...* ».

En réalité la question est plus générale : comment imaginer que la finalité du juste soit de jouir du bonheur matériel ?²¹ Cette problématique se retrouve par ailleurs dans la Bible. Ainsi à

²¹ Telle est la question posée par R. Ezékiel b. Yehouda Landau -le « *Noda bi-Yehouda* » - dans son commentaire sur TB Berakhote 17b (*Tsela'h*, sur Ibid., s. v. « *ki hava méssayem* »). L'exposé de la question qui suit s'inspire de ce commentaire, mais la réponse que nous apporterons en diffère.

propos d'Abraham est-il écrit : « *Et Abraham mourut dans une bonne vieillesse, âgé et rassasié* »²². Or le terme « *rassasié* » a indubitablement une connotation matérielle. De même, à propos de la mort du roi David, le texte témoigne : « *Et il mourut dans une bonne vieillesse, rassasié de jours* »²³. A chaque fois le problème est identique : le juste étant celui ayant atteint une grande proximité avec Dieu, il aurait été plus cohérent que la fin de sa vie illustre sa réussite spirituelle et non l'accumulation de biens ou autres plaisirs des sens, inconsistants par nature.... Aussi ces passages doivent-ils être relus en considération du sujet : A propos d'Abraham, la satisfaction de la fin de ses jours est liée à la transmission. Itz'hak est devenu son réel successeur dans le service de Dieu, et son petit-fils Essav n'a pas encore montré son mauvais côté. Il meurt donc '*rassasié*' ; dans le sens de 'satisfait' de ce qu'il a légué²⁴. Quant à la mort du roi David, elle doit également être étudiée dans son contexte. Après avoir vécu la révolte de deux de ses fils -Avshalom puis Adonias- il meurt finalement avec la certitude que c'est son fils le plus fidèle qui lui succèdera -Shlomo- et que ce dernier construira le Temple de Jérusalem, qui constitue l'aboutissement de son propre règne²⁵.

Et Job ? Si l'on suit le même raisonnement qu'à propos d'Abraham et David, quelle serait alors sa satisfaction profonde à laquelle fait référence la conclusion de son histoire ?

Il nous semble que sa fin de vie apaisée n'est pas liée aux gratifications matérielles dont il bénéficie. Il meurt heureux car il a compris que la jouissance n'est pas la finalité de ce monde. Il rentre en paix avec lui-même au moment où il avoue sincèrement : « *C'est pourquoi je me rétracte et me repens sur la poussière et sur la cendre* ».

Dans ce cas, pourquoi Dieu lui offre-t-il toute cette jouissance matérielle ? L'enjeu du dénouement se trouve dans la réponse à cette question : Quand Job évolue dans les préoccupations terrestres, Dieu lui enlève tout et il en souffre. Enormément. C'est paradoxalement quand il parvient à dépasser son ressenti pour se concentrer sur son intellect et son rapport à Dieu, qu'Il lui offre ce dont il a réussi à se détacher lors de son long cheminement intellectuel et spirituel.

Pourquoi ?

C'est que l'épreuve n'est pas terminée. Le Job meurtri et persuadé d'avoir tout perdu a réussi à s'élever au-delà des préoccupations matérielles. Mais qu'en est-il du Job en pleine jouissance de ses biens ? Afin d'inciter l'homme à se connaître réellement, Dieu lui rend finalement tout

²² Béréchit 25, 8.

²³ Divréi Hayamim I, 29, 28.

²⁴ *Tsela'h*, op. cit., cf. Rachi sur Béréchit 25, 30.

²⁵ Ibid., cf. notamment I Rois, ch. 1 et 2.

ce qu'il a perdu. Non pour le récompenser directement, comme nous l'avions compris dans un premier temps, mais plutôt indirectement, pour lui permettre de regarder au plus profond de lui-même, et consolider ainsi son élévation.

Yona GHERTMAN